

Cuvée 2018

Les femmes aussi ont bien envie de tourner

Élie Castiel

Numéro 316, novembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90234ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2018). Cuvée 2018 : les femmes aussi ont bien envie de tourner. *Séquences : la revue de cinéma*, (316), 48–49.

Cuvée 2018

Les femmes aussi ont bien envie de tourner

ÉLIE CASTIEL



Journal de ma tête

Pour finir 2018 en beauté, avant Image+Nation et les RIDM, une 24^e édition de CINEMANIA, le festival de films francophones *subtitled in English* annonçant spirituellement le 25^e anniversaire, l'an prochain, qui, nous l'espérons, saura marquer le quart de siècle avec panache. Pour l'instant, place, cette année, à un cinéma francophone, tous pays confondus, dont le Québec, bien évidemment, qui mérite un rapport amoureux non seulement auprès des francophones, mais aussi à l'international; car la francophonie fait de son mieux pour universaliser ses concepts de justice, de paix, de liberté et d'ouverture au monde, et que ses films, en général, apaisent et revigorent dans le même temps notre esprit.

En particulier celui de la France (et lentement, car on aurait voulu que ce soit un peu plus vite ici, chez nous, au Québec), dont la cinématographie s'ouvre au monde dans ses choix narratifs, ses artisans derrière et devant la caméra; oui, ses comédiens aussi, joignant des noms venus des quatre coins du monde. Rassembleur, unique et farouchement (et c'est tant mieux) français; avec ses prouesses dans les comportements des personnages, ses réparties savoureuses, son sens modéré et intelligent du pathos, son *intellectualisme* mythique, sa verve proverbiale, son engouement, ses jolies femmes, ses beaux hommes, ses gens sympa, son approche naturelle et foncièrement légitime des rapports affectifs... et comment oublier, sa gastronomie légendaire; vous

remarquez que dans la presque totalité des films français, le *décor-cuisine* est de rigueur.

La cuvée CINEMANIA 2018 nous propose (nos remerciements à l'équipe) quelques films formidables dont celui, très attendu, de Christophe Honoré, *Plaire, aimer et courir vite*, titre on ne peut plus éloquent qu'il faut se rappeler régulièrement tout en regardant le film, car chaque épisode a ses propres raisons de nous le rappeler.

Dans une ville de Paris estivale ensoleillée et aux nuits invitantes, la rencontre entre un jeune homme dans la vingtaine et un écrivain séropositif plus âgé qui se sait condamné. Et puis... On ne vous en dit pas plus. Mais pour Christophe Honoré, c'est avant tout une aventure purement cinématographique. Le jeu subliminal des plans qui en disent long sur leur contenu; capter les gestes et les visages parfois anonymes; donner aux protagonistes principaux le temps de transcender leurs états d'âme, dévoiler les beaux corps de protagonistes, nus ou pas. Le temps, justement, et sa durée, à la limite, immatérielle, se transforme en un récit romanesque qui évite farouchement le pathos sentimental pour s'en tenir à l'essentiel: profiter de l'instant, vivre intensément ce qu'il en reste, ne guère se soucier de la finitude, au contraire, la manipuler, la dresser comme s'il s'agissait d'un rituel de passage. Des comédiens formidables célébrant l'amour, non seulement comme essentiel à la vie, mais surtout et avant tout comme si l'existence ne dépendait que de cette respiration affective, ces échanges gazeux entre inspiration et expiration. Éros et Thanatos libérés. Et Vincent Lacoste, Pierre Deladonchamps et Denis Podalydès, une sorte de trio infernal... infernal dans le sens le plus délectable qui soit.

Un autre style, une autre idée du cinéma, un regard féminin, celui de Nicole Palo. Un second long coproduit entre la Belgique et le Canada qui consacre officiellement la réalisatrice, après son court *Anna ne sait plus* (2006) et son premier long *Get Born* (2008, inédit ici), présenté à Namur. Pour ce second long, *Emma Peeters*, c'est voir l'actrice *dolanienne* Mona Chokri se forger une carrière internationale bien méritée. Elle est Emma dans le film. Après 10 ans de dur travail à Paris, l'(anti) héroïne réalise qu'elle ne sera jamais une actrice.

Elle décide alors de... à son 35^e anniversaire. Mais elle rencontre Alex, un employé qui œuvre dans un endroit assez particulier. *Emma Peeters*, c'est Emma l'emmitouffée, physiquement et intérieurement, comme si elle voulait se protéger de quelque chose dont elle n'est pas consciente. C'est dans sa nature (tous lui rappellent sans cesse). Et c'est contre indiqué si on tient à devenir comédienne. C'est aussi, pour la jeune réalisatrice, le bonheur de s'approprier la caméra, la ville, les sons, la modernité actuelle, la respiration sociale. Pour Emma, avoir un mari et des enfants... ? Elle préfère être actrice. À 35 ans ?

Et il y a aussi Andréa Ferréol qu'on reconnaît comme si, pour elle, le temps s'était arrêté et qui prononce délicieusement les mots «rien ne sert d'arroser une fleur morte». Phrase-clé d'une comédie enlevante qui place la femme sur un piédestal en lui montrant justement ses incertitudes, mais en même temps la guidant pour s'en sortir. Le présent et le reste du XXI^e siècle seront sans aucun doute *femme*. Pas de recul possible.

Et puis un autre film, puissant, d'une émotion à toute épreuve. Plusieurs sujets courts signés Ursula Meier, et ensuite *Home* (2008), que nous avions remarqué au FFM, *période-normale*. Une télé-série, *Shock Waves*, dont le premier épisode de 70 minutes s'intitule *Journal de ma tête*. Long métrage à part entière, dans toute sa légalité, qui peut facilement se détacher du lot. Une tragédie humaine contemporaine dont nous vous épargnerons les détails. Pour ma part, c'est tout à fait intentionnel que je n'en dise pas plus; parce qu'un film, son récit, on doit le découvrir, parce qu'un résumé doit laisser deviner mille et une intentions. Et puis, nos yeux

rivés sur l'écran, nous sommes prêts à surmonter les pires épreuves d'un drame familial.

Mais aussi de constater la rigueur d'une mise en scène qui mise avec précision sur la notion de durée. Il ne s'agit pas d'ellipses, mais de sensations qui traversent l'écran à une vitesse inimaginable et qui, pourtant, curieusement, nous donnent le temps suffisant pour saisir le moment, la seconde près.

Vous mourrez d'envie de savoir de quoi il s'agit. Eh bien ! D'une prof de littérature (impériale Fanny Ardant, fidèle à sa rigueur d'actrice), d'étudiants qui ont, parmi leurs travaux, à raconter leur quotidien, comme il se doit, le plus littérairement (et naturellement) possible. Et d'un élève en particulier, Benjamin Feller, celui par qui le scandale arrive. Scandale ou autre ? Autant vous dire que le film aurait pu très bien s'intituler *La fragilité*, car c'est bien de cela qu'il s'agit. De cette énorme plaie intérieure qui réside dans chaque individu, qui nous broie de temps à autre, qui nous fait faire des choses inimaginables et mine de rien, fragilise notre être.

Mais il y a aussi une présence extraordinaire, celle de l'extraordinaire Kacey Mottet-Klein, pris entre un cynisme cartésien, qui explique que tout est possible, et étale subtilement l'apparence d'un ange-démon, montrant jusqu'à quel point la binarité de l'existence est incontournable et plus encore, porteuse de contrariétés. C'est sans doute ce qu'a voulu nous laisser entendre une Ursula Meier lucide, d'une inhabituelle maturité et plus que tout, sincère dans sa démarche lumineuse et dans cette sensible proposition.

Oui, en effet, les femmes ont toujours une folle envie de tourner. ▲

Home... Une tragédie humaine contemporaine dont nous vous épargnerons les détails. Pour ma part, c'est tout à fait intentionnel que je n'en dise pas plus; parce qu'un film, son récit, on doit le découvrir, parce qu'un résumé doit laisser deviner mille et une intentions. Et puis, nos yeux rivés sur l'écran, nous sommes prêts à surmonter les pires épreuves d'un drame familial.

—
Home

